

JULIEN LE PEN OU L'INJUSTICE DE L'OUBLI...

Au-delà de la plaisanterie due à l'homonymie, Julien Le Pen a été un militant important et oublié dans le mouvement libertaire et dans le mouvement syndical.

Né en 1878, il adhère à la *Confédération général du travail* alors que le syndicalisme révolutionnaire atteint son âge d'or. Monteur électricien, il commence à prendre des responsabilités syndicales comme opposant à la Première Guerre mondiale. Au sortir de la guerre, il cherche à rendre à la centrale ses couleurs perdues et participe à la fondation de la *CGT-unitaire* en 1922, alors qu'il est responsable de la *Fédération du bâtiment*.

Il quitte la centrale, quand les communistes tirent sur les anarchistes le 11 janvier 1924 à la *Grange aux Belles*. Pendant près de deux ans, il participe à l'*Union fédérative des syndicats autonomes*. Contrairement à la majorité des militants qui choisissent comme Pierre Besnard de fonder la *CGT-syndicaliste révolutionnaire*, il retourne à la vieille CGT et anime la minorité syndicaliste révolutionnaire.

Parallèlement, il tient dans *Le Libertaire*, une chronique régulière dans la page consacrée à la vie syndicale. Auteur à la plume tranchée, il y écrit pendant une quinzaine d'années entre 1922 et 1936, tout en ayant repris son travail. Lors du *Front populaire* et de la ruée syndicale de 1936, les syndicalistes *old school* sont marginalisés par l'affluence des nouveaux adhérents, il rejoint *Syndicats* pour contrer l'influence du PCF dans la CGT puis participe à la Résistance avant de mourir en 1945 dans les locaux de la CGT.

Dans le recueil qu'il lui a été consacré, tous les textes n'ont pu être retenus tellement son œuvre est importante (1). Le texte publié ici s'inscrit dans la lignée de la protestation syndicale dénonçant comme l'a fait Émile Pouget en 1914, *L'Organisation du surmenage*. Après le taylorisme, l'introduction du fordisme ou la rationalisation du travail bénéficie chez certains syndicalistes d'un accueil positif (2). La question de l'assujettissement de l'homme à la machine reste d'une brûlante actualité...

Sylvain Boulouque.

TRIBUNE SYNDICALE, *Le Libertaire*, 17 août .

La rationalisation, ses profiteurs, ses conseillers.

Il nous faut revenir encore sur un sujet déjà tant de fois traité, vu l'importance de la question, les dangers qu'elle comporte d'une part et aussi parce que non seulement le capitalisme s'efforce d'accréditer les soi-disant bienfaits de sa méthode de production intensifiée, dite de rationalisation, mais parce que des militants syndicalistes, salariés pour la défense des intérêts ouvriers semblent s'obstiner à oublier le devoir de leur charge et se faire consciemment ou inconsciemment les défenseurs de la thèse capitaliste. Encore une fois

(1) Sylvain Boulouque, *Julien Le Pen, un lutteur syndicaliste et libertaire*, Lyon ACL, 2020.

(2) Hyacinthe Dubreuil, *Standards. Le Travail américain, vu par un ouvrier français*, Paris, Grasset, 1929. L'ouvrage est relativement bien accueilli dans les milieux syndicalistes. Ces derniers soulignent cependant qu'il faut que les ouvriers contrôlent dans ce cas la production.

il convient de rappeler qu'aucune nécessité économique n'a guidé le capitalisme dans son expérience de production intensifiée. Un souci d'ambition et de lucre l'incitait dans son égoïste entreprise, aucune préoccupation des conséquences. Un refus formel d'accorder à la classe ouvrière le moindre droit d'examen ou de contrôle de ladite méthode, aucune garantie sur les dangers et l'usure prématurée des travailleurs, pas l'ombre d'une quelconque compensation. Le capitalisme entend implacablement poursuivre son entreprise d'enrichissement rapide, d'un pitoyable assujettissement des producteurs à sa loi d'exploitation, visant pour son intérêt, sa tranquillité, à substituer la machine à l'homme et faire des manœuvres indispensables aux accessoires de la machine.

Les résultats déplorables de cette expérience le capitalisme les connaît. Il n'en a cure. Sa cécité, sa surdité, sa rigueur sont légitimées par l'intérêt. Imbu de la puissance et de l'autorité qu'il s'est constituées, conscient de son rôle qui, pour l'augmentation de ses privilèges, nécessite l'autorité, la lutte constante, la violence organisée sous l'égide des lois bourgeoises, le capitalisme, en cette expérience comme en maintes autres est logique dans son action, logique dans les louanges mensongères du moyen de surproduction qu'il impose puisqu'il en est le seul profiteuse, puisqu'il poursuit son œuvre d'exploitation et s'affirme chaque jour plus décidé à s'opposer, à tout prix, à toute tentative de libération prolétarienne.

Que ceux-là veuillent à tout prix se faire les chantres de la surproduction, on en comprend trop facilement les raisons, mais que des militants syndicalistes enfourchent le même dada, s'efforcent à faire avaler aux travailleurs l'abracadabrante thèse, voilà qui frise l'inconscience ou la canaillerie.

De telles attitudes prêtent aux surproductions les plus extrêmes. Mais d'abord sont-ils vraiment qualifiés pour parler de production et inciter les véritables prolétaires à la besogne intensive sans se préoccuper des conséquences qui en résultent, ceux qui n'eurent que de très fugitifs contacts avec le travail et certains depuis plusieurs lustres? Il est permis d'en douter, la sincérité de ces conseillers à autrui paraît sujette à caution, car enfin conseiller à autrui ce qu'on s'obstine à ne pas faire, ressemble étrangement au prêche du curé; s'ils sont véritablement pénétrés de la nécessité d'une production intense, solution magique propre à guérir la misère et à faire le bonheur des humains, pourquoi diable s'empressent-ils de donner le bon exemple d'être de très bons artisans de la richesse nationale, eux qui versent dans le grotesque de l'intérêt général? Seulement ainsi taisant, on le fatigue et s'use: au courage malheureux le discours, la théorie suffisent. On laisse aux gueux, aux inférieurs, le soin de payer de leur peine, de leur servitude, les frais d'une hasardeuse entreprise. Encore une fois singulière attitude de la part d'hommes salariés pour la défense des intérêts ouvriers, qui les sacrifient en faveur d'un patronat égoïste et rétrograde. Un patronat qui s'oppose aux plus légitimes revendications, qui s'efforce d'abrutir, d'user, de ligoter, de réduire une classe ouvrière, cherchant à réaliser son mieux-être et sa libération. Et c'est à pareille aventure qu'on nous convie d'œuvrer au nom de l'intérêt général et du progrès. Quelle plaisanterie! Pour nous, au-dessus du stupide intérêt général, il y a d'abord l'intérêt ouvrier. Cela non par égoïsme ou incompréhension; mais par une nécessité résultant de l'irréductible antagonisme qui oppose le capital au travail. Nous ne baptisons pas du grotesque nom de progrès une œuvre misérable qui tend, au prix de la misère et de l'asservissement d'une multitude à réaliser la richesse et l'ambition d'une minorité de parasites.

Le bilan de la rationalisation traduit mieux que toutes les louanges, les excitations tapageuses de ses partisans, ce que les ouvriers peuvent en attendre. Certains militants peuvent jouer le rôle humiliant du terre-neuve, le patronat du droit divin ne désarme pas. Pas plus en cette circonstance qu'en aucune autre il n'entend laisser porter atteinte à ses prérogatives. La rationalisation n'a été conçue et organisée que dans un but d'intérêt particulier; ses résultats ne peuvent et ne sont donc profitables qu'à ses auteurs. Ses défenseurs pseudo ou ex-ouvriers pourront s'en défendre; ils font, bon gré, mal gré, le jeu du patronat. La subtilité des phrases, l'argutie abondante des mots ne modifieront pas la bizarrerie de leur action, ni ne pourront changer cette désastreuse expérience en une œuvre utile et bienfaisante. Les bienfaits de ce genre, nous les connaissons. Ils sont de l'espèce de ceux des conquérants et des religieux, qui au nom de la civilisation et de la foi, exterminent et abrutissent les peuples.

La preuve formelle des méfaits de la rationalisation qu'il n'est pas besoin d'aller chercher au pays du Lynch et du dollar peut être recueillie par n'importe quel esprit clairvoyant, animé d'un souci de vérité et d'indépendance dans toutes les industries où sévit la rationalisation. Il suffit d'avoir vu le travail à la chaîne, l'extraction du charbon avec l'appareillage à air comprimé pour être convaincu et indigné qu'on puisse contraindre des hommes à produire dans des conditions aussi inhumaines. Ah non, ce n'est pas un progrès pour les travailleurs, mais bien une aggravation sans utilité ni compensation pour eux.

C'est pourquoi ceux qui doivent et devront, tant que l'expérience durera, en faire les frais, ont le droit et le

devoir de dire aux profiteurs et aux conseillers de la rationalisation: «Après vous, messieurs, s'il en reste». En attendant, prudence et vigilance s'imposent. La CGT va bientôt tenir son congrès (3). Cette question y sera traitée avec l'importance qu'elle mérite, du moins il faut l'espérer. Les ouvriers, il faut le supposer, ne se laisseront pas duper par l'ambiguïté des formules. Il leur suffira de parler selon leurs yeux et leur cœur. Alors la rationalisation apparaîtra ce qu'elle est: un taylorisme modifié, une phase de l'exploitation capitaliste où le machinisme est développé, non pour améliorer le sort de l'ouvrier, diminuer sa peine mais pour l'aggraver et l'assujettir à la machine et réduire ses légitimes espoirs d'émancipation.

Julien LE PEN.

(3) Le 20^{ème} congrès de la CGT se tient du 17 au 20 septembre 1929. Le Pen y intervient pour dénoncer le ralliement de la centrale à la rationalisation. Ses positions ne sont pas suivies par les congressistes.